

## Le Un et l'objet dans la psychose

Jean-Jacques Tyszler

La coagulation et la fragmentation sont deux termes utilisés en probabilités ; le mot souvent pris à la place de coagulation est celui de coalescence.

La difficulté pour rendre compte de la clinique et de la pratique dans le champ des psychoses tient à un problème qui peut se penser à partir de ces deux termes prélevés dans l'univers des mathématiques.

Il est structurellement impossible dans notre appréhension du fait clinique d'identifier en même temps le procès de l'unification propre à la psychose, le processus si caractéristique du 1 comblant et totalisant, si perceptible par exemple dans ce que nous appelons après De Clérambault, « les psychoses passionnelles », et plus généralement le passionnel dans la psychose – faire Un à l'endroit de l'Autre, Un dans l'Autre – il est impossible d'identifier ce fait majeur en même temps que le travail hypocondriaque de l'objet, dans la langue, le corps et les passages à l'acte du patient.

Bien entendu quand nous parlons de nos suivis et dans un louable effort de systématique nous sommes dans la reconnaissance : nous ordonnons les éléments langagiers comme phénomènes élémentaires de la psychose, ces derniers avec la production délirante, enfin cet « essai de guérison » comme disait Freud avec l'ensemble des troubles de l'agir. Nous retrouvons avec satisfaction, chapitre après chapitre, le séminaire sur les structures freudiennes des psychoses, mais croyant reconnaître, nous n'identifions plus aucun impossible à notre savoir et à notre lecture ; nous ne nous laissons guider par aucun trait à proprement parler nouveau, inouï, inusité. Rien ne s'invente plus, tout ne fait que se vérifier ; fantasme d'une clinique achevée et visible à ciel ouvert.

Cette difficulté d'une clinique qui est comme la lumière onde et corpuscule, et qui par conséquent met en échec notre appréhension réductrice du regard est repérable dans les grands débats et disputes sur la nomination de la casuistique et la nosographie. Quand De Clérambault nomme l'érotomanie en lui donnant la force de l'écriture, ses collègues et amis s'insurgent voulant réduire la « découverte » au sac bien connu des amours délirantes.

Quand Cotard décrit son fameux syndrome, il faudra toute l'autorité de Séglas pour garder valeur à cette forme de négation jamais répertoriée comme telle jusqu'alors. Quand Lacan parle dans sa thèse de paranoïa d'autopunition il n'hésite pas à fonder une typologie dont la pertinence ne doit pas à la statistique.

La nomination clinique est un temps de coagulation alors même que la fragmentation et l'atypicité sont toujours la règle.

Ce sont à chaque fois des « fictions » au sens fort de J. Bentham, c'est-à-dire une façon d'accrocher un réel éminemment instable et diffracté à une écriture.

Cette clinique des psychoses à jamais divisée entre onde et corpuscule, c'est tout aussi bien la décomposition en spectre du transfert lui-même. Je vous renvoie aux deux ouvrages désormais « classiques » de Marcel Czermak qui analyse à travers des histoires cliniques soigneusement dépliées, la façon dont les éléments ordinairement noués dans le transfert se décomposent chacun pour son propre compte.

Bien malin en tous cas le praticien qui peut dire à quel endroit il est d'une manie ou d'une paranoïa ; filant le signifiant, il ignore de force l'image, s'appuyant sur le spéculaire, il libère l'écho parasitaire, convoquant le Nom il déchaîne à son insu l'objet...

Coagulé à l'endroit d'un transfert, le patient est en même temps fragmenté dans des lieux, chacun Autre pour l'Autre.

Y a-t-il pour autant à renoncer, à baisser les bras face à des formes aussi déconcertantes du transfert ?

L'hypothèse de travail que je proposerai est paradoxalement la suivante : dans le suivi des psychotiques, chaque terme de la théorie analytique – qui est avant tout praxis – peut-être un opérateur.

La condition est de donner à ce mot d'opérateur la richesse que lui donne Lacan quand il prend appui sur les trois dimensions du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

*Un opérateur est un signifiant qui ouvre à la triplicité – Réel, Symbolique, Imaginaire – seule garantie d'une transmission qui ne soit pas purement intuitive.*

Cet enjeu est présent au départ des discussions entre Freud et Karl Abraham.

Freud critique amicalement mais fermement la pente par trop explicative d'Abraham : « L'érotisme anal, le complexe de castration... sont des sources d'excitation ubiquitaires et à ce titre elles font partie intégrantes de tout syndrome pathologique. Elles donnent tantôt ceci, tantôt cela ; ... l'explication de l'affection ne peut-être donnée que par son mécanisme considéré d'un point de vue dynamique, topique et économique. »<sup>1</sup>

Prenons quelques opérateurs.

### La pulsion

Le cas le plus exemplaire récemment pour moi, n'est pas un suivi de cabinet mais un suivi de CMPP, Centre médico psychopédagogique ; j'ai remplacé lors de mon arrivée au CMPP une collègue qui soutenait depuis l'enfance un garçon qui avait alors 19 ans et qui était dans l'année du Bac avec deux ans de retard. Ce jeune présentait une psychose infantile dont le relief s'était émoussé au cours des années d'appui trouvé tant du côté psychologique que pédagogique mais sa relation à l'Autre et aux autres était marquée par une ambitendance nette, une dépressivité parfois alarmante et un négativisme total vis-à-vis de certaines matières scolaires, en particulier, les mathématiques, il oubliait quasiment aussi vite qu'il apprenait au grand désespoir de sa grand-mère professeur de mathématiques.

Contre vents et marées, la collègue responsable de son suivi a lutté pour maintenir cet enfant devenu grand dans le cadre scolaire car les « suppléances » familiales, sociales l'autorisaient.

Prenant le relais de cette prise en charge, j'ai également été informé d'un fait passé sous silence jusqu'alors par ce jeune : il avait développé seul et dans le secret depuis quelques années un talent pour la photographie qui lui a permis de présenter avec brio les concours d'entrée dans les deux écoles spécialisées de Paris.

La qualité de son travail était telle – il avait des « press-book » - que dans un premier temps les jurys des écoles ont suspecté un montage – une aide professionnelle et ont essayé de le piéger...

Il est devenu la coqueluche de son école dont le proviseur a été félicité pour avoir protégé un talent freiné par une clinique assez opposante. (En fait chaque année, le CMPP devait batailler avec l'institution scolaire pour que ce jeune ne soit pas renvoyé...) Toujours est-il qu'ici la fonction du regard prend de manière quasi isolée une « sur-spécification » qui va permettre une issue imprévisible quant à l'orientation scolaire et l'entrée dans la vie active ; quid du transfert ? Ni déficit,

---

1. S. Freud, K. Abraham, *Correspondances 1907-1926*, Paris, Gallimard, 1969, 4/5/1915.

ni désépécification ou plutôt réponse inattendue à ce qui se joue dans d'autres registres sur le mode atone, et désaffecté si propre à la psychose.

Je me rappellerai longtemps de son sourire rayonnant quand il sortait de son cartable les photos commandées par une grande marque alimentaire : rendre vivants/désirants les objets de consommation les plus courants, c'est une expérience que je ne me pensais pas disposé à accepter. Ici le cas est favorable mais cela peut être aussi bien le cas de la psychotique rapporté par Marcel Czermak dont la suppléance est un voyeurisme pervers.

Je peux rapprocher de cet exemple le jeune dont j'avais évoqué le trouble caractéristique de l'identité sexuelle lors des journées de l'Association sur le temps. Se vivant depuis toujours du côté des filles, et « dégoûté » par son image dans le miroir, ce jeune patient a cristallisé une identification imaginaire à une actrice vers l'âge de 12 ans, il tombe en arrêt devant la beauté de cette actrice métisse aux yeux captivants et à la voix inoubliable.

Collapse de la voix et du regard, du nom propre peut-être aussi, tout bascule et notre patient se rêvera désormais dans la peau de cette femme : « Je me sens plus à l'aise dans son corps ; je me sens bien *dans sa peau d'elle*. »

Ce n'est pas la pente féminisante que je voulais simplement mettre en valeur mais comme pour le premier patient l'impossible entrée dans le symbole, en français et en mathématiques ; le raisonnement logique qui le mettait en perdition à l'école. Je l'ai confié à une orthophoniste qui a beaucoup travaillé avec lui les questions d'orthographe, de grammaire, voire de graphie des lettres.

Cette double prise en charge a beaucoup soulagé sa pente à la sensibilité et au défaitisme sur fond d'impassé subjective : je n'ai pas de place, je suis sans place...

Forme du travail détaché de la lettre, pour son propre compte en quelque sorte dans les avenues du langage structuré.

La pente transsexualiste de ce jeune patient a pris une tonalité de latence.

Elle reprendra probablement son cours car nul ne sait artificiellement recoudre l'image et l'objet.

Par contre le versant sensitif, paranoïaque a trouvé à se soulager ce qui n'est pas rien quand l'on connaît la pente régulièrement passionnelle du transsexualisme psychotique cristallisé.

### **Le signifiant**

Dans les psychoses, nous mettons à juste titre l'accent sur la réduction du signifiant au signe, de l'équivocité à l'univocité tuante.

Mais pour certains patients, les cas les plus favorables, une certaine disponibilité est incontestable dans le travail du signifiant (cf. Joyce dans le *Sinthome*<sup>2</sup>). J'avais, pour le collège de formation des analystes largement évoqué le suivi de cette patiente philosophe, spécialiste de phénoménologie allemande, critique d'art et de littérature. Sa psychose interprétative, insérée dans la paranoïa d'un père ne fait aucun doute mais cette jeune femme peut écrire jusqu'à un certain point sur Kertész, préparer un essai sur les Tags, donner des articles sur le sculpteur Zadkine..., rien de délirant dans tout cela, et tout au contraire toute une série de questions décoiffantes sur l'art moderne, « l'idéologie de l'extrême contemporain » des artistes d'aujourd'hui ou ces intrigantes « procédures d'évaluation » exigeant la présence d'un public au moment où l'œuvre artistique se fabrique.

Création participative ; forme de transitivisme que J. Bergès n'avait pas souligné et sur lesquelles elle réfléchit. Je ne peux pas décrire par le menu les pistes sur lesquelles cette patiente me mène ; la direction de la cure ne fait aucun doute mais pas au sens où nous l'entendons habituellement.

Elle interroge des pans entiers de l'art à l'œuvre dans les pays récemment libérés du totalitarisme avec une pertinence et une persévérance incroyables : comment les artistes ont-ils crypté leurs œuvres au moment des monstruosité du XX<sup>e</sup> siècle ? Que produit l'entrée à marche forcée dans ladite démocratie et l'économie libérale ?

Sommes-nous dans une fantastique amnésie d'identité sous couvert d'un « art à neuf » ni tourné vers la contemplation ni vers l'abstraction ?

Elle partage le goût de l'auteur d'*Etre sans destin*<sup>3</sup> pour les auteurs/lecteurs de la Mitteleuropa.

« D'un côté le pouvoir insaisissable, ironique, atone, indéchiffrable ; de l'autre la lâcheté, le conformisme, la tragédie grotesque et visible qui enferme les gens ».

Je ne dirai pas d'elle par contre qu'elle « brise de l'intérieur les limites de la langue » car cette invention-là n'est pas à sa disposition ; elle va à la limite de sa structure, creusant les métaphores et les néologismes poétiques au point de se briser elle-même. Alors est-ce miracle ? Nouage par l'écriture, beaucoup, et le transfert, un peu, d'une psychose avérée ?

Et bien non, car pour les raisons évoquées en préambule, quand cette patiente est au milieu de sa production d'idées, et bien parallèlement, le Un et l'objet poursuivent leur « Etre sans destin » : épisode érotomaniaque à telle époque, effondrement persécutif à telle autre.

---

2. J. Lacan, Séminaire 1975-1976, ALI, publication hors commerce.

3. I. Kertész, Arles, Actes Sud, 1998.

### **Le topos, le lieu**

Georges Perec a raconté dans *Récits d'Ellis Island* comment il voit la relation à sa filiation, à son identité : « Quelque part je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même ; quelque part je suis « différent », mais non pas différent des autres, différent des « miens ». Je ne parle pas la langue que mes parents parlaient, je ne partage aucun des souvenirs qu'ils purent avoir, quelque chose qui était à eux, qui faisait qu'ils étaient eux, leur histoire, leur culture, leurs espoirs, ne m'a pas été transmis ». Il inventera comme l'on sait. Mais que peut faire le psychotique d'une telle question ? J'ai été amené à plusieurs reprises à suivre des paranoïa qui plaçaient leur impossible lieu, leur absence de *heim* comme cœur de leur questionnement. Le dilemme l'un ou l'autre, ou moi ou l'autre matrice minimale de la paranoïa, peut dans des cas là encore favorables – c'est loin d'être la majorité – ouvrir sur une forme d'interrogation : si c'est l'autre qui semble vivre et non moi-même est-ce par défaut d'une véritable rencontre ?

Marcel Czermak nous a souvent prévenus de la valeur des rencontres « réussies » !

Mais il y a dans le questionnement proposé un transfert, un espace complexe, à la fois ouvert et fermé, limité et infini dont le dépliement mérite intérêt et prudence. Ainsi cette jeune femme au versant passionnel affiché, démontrant de manière expérimentale l'intérêt de la tripléité travaillée, le nom, l'image, l'objet.

Elle m'avait prévenu en me rapportant l'épisode érotomaniaque vis-à-vis de son professeur de philosophie avec cette phrase anodine mais qui sonnait curieusement : « Je l'aime de tout mon cœur ».

Ce qui m'avait intrigué, c'est qu'à côté des démarches de la passion (travail du Un unificateur) elle se livrait sur un mode erratique à des rencontres par internet se livrant ensuite sexuellement dans la crainte et la recherche d'être contaminée par le Sida, (travail de l'objet de déchet qui marquait une pente mélancolisée).

Puis un jour, et à mon sens du fait de l'accrochage transférentiel : « Moi, les hommes que je préfère ce sont les arabes car ils respectent les femmes... » forme de postulat difficile à éclaircir avec elle dans les enjeux du moment de sa vie mais qui conduisit presque aussitôt à une rencontre réussie avec un garçon juif, pratiquant...

Elle acceptait pour la première fois un certain « semblant » de vie avec ce garçon, une façon de faire tenir l'image et l'objet au prix du choix d'un nom qui posait d'emblée des questions de tout ou rien : pourrait-il se marier avec une non-juive ? Devait-elle se convertir ? Elle y était immédiatement prête. Devait-elle lui faire un enfant dans le dos ?

A cet endroit notons que c'est la pesée réelle du praticien qui est sollicitée

pour dire un Non qui entame quelque peu la jouissance du passionnel en jeu dans la psychose.

La pulsion, le signifiant, la métaphore, l'image, la lettre, la jouissance...chacun des mots peut être un opérateur, une voie pour le praticable.

C'est la structure clinique qui détermine à chaque fois l'arrête, le trait sur lequel nous pouvons travailler.

Terminons par le beau terme d'éthique. Comment protéger sans infantiliser, interdire sans vexer, diriger sans s'ériger en gardien des mœurs et du bon goût ? Il y a un travail de nouage par la dignité.

C'est au moment où se vérifie la possibilité d'une réduction logique du sujet à son objet, ce que la psychose montre en toute clarté, que la question de la dignité prend son urgente actualité.

Le sort réservé au cadavre d'Hector dans *Illiade* est une leçon que la Grèce antique nous permet d'entendre. Les dieux d'Homère sont d'un arbitraire absolu ; le destin est la structure. Mais Zeus lui-même intervient pour limiter la fureur d'Achille : des égards, du respect, de la dignité doivent être rendus à un homme qui n'est plus rien ; argile et rien.

Comme le dit Jacqueline de Romilly, notre moderne cruauté dépasse de beaucoup celle d'Achille.